

Performance, productivité et expérience dépressive

MARCELO OTERO, *L'Ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression*, Montréal, Boréal, 2012, 376 pages

Baptiste Godrie

Volume 7, numéro 1, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godrie, B. (2012). Compte rendu de [Performance, productivité et expérience dépressive / MARCELO OTERO, *L'Ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression*, Montréal, Boréal, 2012, 376 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(1), 27–27.

PERFORMANCE, PRODUCTIVITÉ ET EXPÉRIENCE DÉPRESSIVE

Baptiste Godrie

MARCELO OTERO
**L'OMBRE PORTÉE.
L'INDIVIDUALITÉ À
L'ÉPREUVE DE LA
DÉPRESSION**

Montréal, Boréal, 2012, 376 pages

On reproche souvent à la psychiatrie de traiter la dépression avec des médicaments alors qu'elle en ignore son fondement biologique et de faire fi, la plupart du temps, du contexte social et du sens donné à leur état par les personnes elles-mêmes. Au cours des dernières décennies, la psychiatrie serait devenue une science du repérage des symptômes et de la prescription, à tel point que les patients eux-mêmes se résignent à ne plus attendre de compréhension de leur psychiatre ou à s'étonner lorsqu'il se montre chaleureux et attentif: «Une chance que je suis tombé sur lui. Il est très disponible, très à l'écoute» (extrait d'entretien, p. 245).

C'est cet autre côté de la pilule, à savoir la façon dont les patients s'expliquent, se représentent et vivent leur état dépressif, et qui demeure un continent relativement inexploré, que Marcelo Otero s'attache à mettre en lumière dans son dernier livre *L'Ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression*. Plus précisément, il tente d'appréhender ce qu'il nomme «l'épreuve dépressive» en prêtant l'oreille à soixante Montréalais avec un diagnostic formel de dépression ayant participé à son enquête.

Dans les premières sections de l'ouvrage, il élabore un cadre théorique empruntant à l'univers conceptuel des sociologies de l'individu de Martucelli et de la dépression d'Ehrenberg. Il situe la dépression en tant que révélateur des normes sociales qui nous placent en situation d'impuissance, nous donnent le sentiment de ne pas être l'individu flexible et performant que l'on devrait être. La part du lion est ensuite laissée, dans les sections ultérieures, à de nombreux extraits d'entretiens classés et analysés de manière thématique et qui constituent la force de l'ouvrage.

Dans un monde de la dépression «organisé en premier lieu pour les médecins (et leur autorité institutionnelle) et les médicaments psychotropes (et leur autonomie d'usage)» (p. 246), peu de place est laissée aux causes avancées par les personnes pour expliquer l'étiologie de leur dépression. Lorsqu'elles sont interrogées sur celles-ci, ce sont les explications liées au monde du

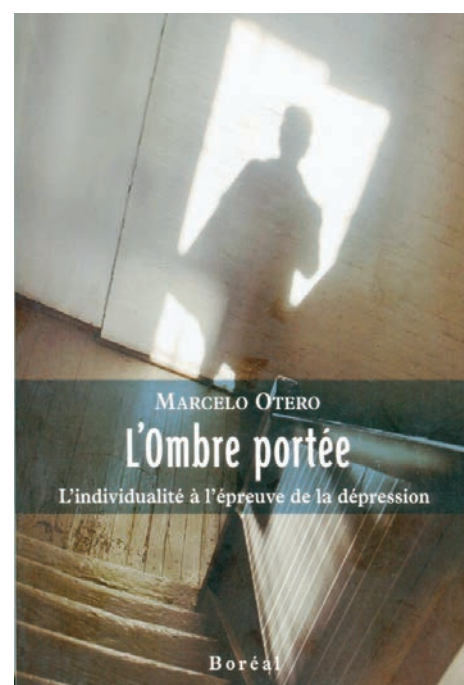
travail qui prédominent, devançant largement les explications liées à l'héritage et à l'environnement familial.

Au final, l'ouvrage [apparaît] comme une étude serrée, du point de vue des personnes aux prises avec l'épreuve dépressive, de l'entrelacs des rationalisations auxquelles elles font appel pour rendre compte de leur situation, des rapports complexes qu'elles nouent, souvent seules et démunies, face aux acteurs de la santé et, ultimement, des nouvelles normes de l'individualité contemporaine.

Usure, fatigue, stress, travail sans qualité, pression à la performance... les témoignages nous plongent dans l'univers du «trop de travail» et d'un marché du travail aux conditions dégradées. À propos d'un centre d'appels téléphoniques, une personne pointe le harcèlement qu'elle subit: «C'est trop dégueulasse le monde du travail. Je n'en peux plus. Des emplois de réceptionniste, je n'aimais pas ça non plus. C'était 300 appels par jour, c'était stressant. Et le harcèlement psychologique [...]». Ailleurs, une autre dit subir une «une grosse pression» pour «livrer la marchandise» (p. 194). D'autres fois encore, les personnes s'attribuent la responsabilité de leur échec et jugent qu'elles en ont «trop pris».

Face à ce trop-plein de «mauvais» travail et de relations sociales destructrices, c'est un défaut de relationnel qui est pointé du côté des psychiatres et des omnipraticiens responsables du volet médical du traitement. Consultations expéditives au cours desquelles le diagnostic, la prescription et l'arrêt de travail sont parfois réunis dans la même consultation, prise sans rendez-vous. Tout se passe comme si les personnes dépressives étaient conscientes de ce qu'elles pouvaient et ne pouvaient pas obtenir de la part des techniciens compétents de la synapse qu'ils rencontrent. Elles réduiraient ainsi leurs attentes à des prescriptions pharmacologiques avisées qui ne les laissent pas K.O. et leur permettent de «fonctionner», selon une formule qui sert de véritable trame de fond au récit des personnes interviewées par Otero.

Dans cet univers médical, le relationnel semble relégué à d'autres intervenants



– travailleurs sociaux, thérapeutes ou psychologues – qui placent l'écoute au centre de leur pratique. Fait intéressant, l'expérience des interviewés est radicalement différente avec les omnipraticiens lorsqu'il s'agit de leurs médecins de famille («mon» médecin) qui les connaissent depuis longtemps et qui sont, dans l'ensemble, appréciés. Dans ce cas, les antidépresseurs sont moins imposés que proposés et les interviewés évoquent des rapports d'amitié et de confiance. Pourtant, les médecins de famille sont hors de portée de beaucoup de Québécois.

Si l'épreuve dépressive ainsi que les rapports que les patients établissent avec la nébuleuse des spécialistes et des experts qui les prennent en charge sont finement captés, on peut regretter que les témoignages soient traités sans égard aux caractéristiques socioprofessionnelles et aux histoires de vie des personnes. La parution d'un second ouvrage (en préparation) à partir de cette étude permettra probablement d'affiner l'analyse en tenant compte de ces caractéristiques.

Au final, l'ouvrage n'apparaît pas tant comme une compréhension des raisons de la «démocratisation dépressive» (p. 18) comme l'annonce l'auteur dans son introduction, que comme une étude serrée, du point de vue des personnes aux prises avec l'épreuve dépressive, de l'entrelacs des rationalisations auxquelles elles font appel pour rendre compte de leur situation, des rapports complexes qu'elles nouent, souvent seules et démunies, face aux acteurs de la santé et, ultimement, des nouvelles normes de l'individualité contemporaine. Nul doute que cette enquête nourrira le débat dans le champ de la santé mentale, au sein tant de l'université que des milieux des professionnels de la santé, qu'ils soient praticiens ou gestionnaires en position de décider des orientations en matière de politiques publiques de santé mentale. ♦